Chez lui, l'homme aux cheveux verts fait pousser des philodendrons sur ses murs. Et s'endort, le soir, bercé par le coassement de ses grenouilles...

sauvage qu'aujourd'hui : deux bourses en tout et pour tout que se disputaient soixante-dix étudiants. »

En 1977, Patrick Blanc, pour les besoins de sa thèse sur les aracées — c'est le nom de famille des cryptocorynes —, replonge dans les moiteurs tropicales, entre Thaïlande et Malaisie. Sa première vraie mission de recherche. Frais émoulu de l'université et dégagé des obligations militaires, le scientifique encore vert intègre le CNRS. Une sacrée promotion : en quinze ans, l'illustre institut n'a recruté que deux botanistes tropicalistes. Au total, en France, on compte une trentaine de ces spécialistes en poste.

Depuis, nullement harassé, Patrick Blanc part chaque année pour trois ou quatre mois en mission à l'étranger et connaît la ceinture des tropiques comme les poches de sa parka. « Je pratique la botanique de promenade. Je passe la plupart de mon temps à regarder les plantes pousser. Je les photographie et je récolte quelques spécimens morts ou vifs que j'étiquette avant de les déposer dans un grand sac poubelle. » La vie d'homme des bois, ce n'est pas trop dur ? « Moins c'est galère, mieux c'est : dans les montagnes de Malaisie, je loge dans un hôtel confortable, à 50 m de la forêt primaire. Pour moi ce sont les meilleures conditions pour faire de la botanique efficace. » Malheureusement, le quotidien du fouineur-baroudeur s'avère souvent un brin moins luxueux. Un camp de base assez rudimentaire avec hamacs et vieilles casseroles, parfois sans électricité. Les plus huppés offrent tout de même les services d'un maître queux accessoirement blanchisseur. Mais dormir emmailloté dans un filet posé au sommet d'un arbre, à 30 m au-dessus du sol, n'est pas pour effrayer le botaniste. « Sur l'île de Sumatra, j'ai crapahuté quinze jours avec sac à dos et tout le barda. Ce qui a aussi son charme… J'étais parti à l'assaut d'un volcan de 3 000 m d'altitude en compagnie d'un collègue antillais. Nous avions emporté une bâche en guise d'abri. Pour moi, un grand noir, c'était évident, devait forcément savoir monter une tente ! Il s'est mis à pleuvoir. Nous étions aussi empotés l'un que l'autre. Nous avons passé la nuit, sans fermer l'œil, à claquer des dents dans une flaque d'eau glaciale. Monstrueux ! » Autre souvenir cuisant, une leishmaniose dévorante, rapportée d'une récente expédition, qui lui a laissé quelques cicatrices sur les bras.

RAPHAEL GAILLARDE/GAMMA

Sur le radeau des cimes qui « flotte » sur la canopée guyanaise, Patrick Blanc n'a heureusement pas le vertige.

ZOOM

Le radeau des cimes est un assemblage de gros boudins gonflables, reliés par un filet, qu'une montgolfière dirigeable déplace sur la canopée. Avec cet engin unique, conçu par des Français, les chercheurs peuvent étudier la vie en haut de la forêt tropicale.

COMMENT LES PLANTES POUSSENT-ELLES ?

Sitôt posé à Créteil, Patrick Blanc redevient un monsieur comme tout le monde : il perd énormément de temps, lui qui prise tellement les plantes qui prennent le leur, à l'instar des chloranthacées, « des spécimens à fleurs vertes, moches comme tout », confie-t-il, mais qu'il adore, « car ces survivantes existent depuis 100 millions d'années ». Il materne ses étudiants mais prise peu les colloques où se répandent ses collègues. Il leur préfère la quiétude de son nid de banlieue où, en écoutant de vieux tubes d'Édith Piaf (qu'il a vue sur scène à l'âge de neuf ans, rappelle-t-il, l'œil humide) et de Zarah Leander (une chanteuse suédoise à la voix rauque qui a roulé sa bosse dans l'Allemagne nazie), il réfléchit, rédige des publications pour revues savantes.

Ses sujets de prédilection : comment les plantes poussent-elles ? Comment vivent-elles en harmonie avec leur milieu ? Comment évoluent-elles ? Il établit par le menu le catalogue de leurs inventions : les types d'accrochage, les formes — du cornet à l'entonnoir, en passant par le disque — adoptées dans les sous-bois pour capter au mieux les maigres rayons de soleil. Sur le toit de la forêt, en revanche, la lumière inonde le moindre bourgeon. « Lors de missions sur le radeau des cimes **(ZOOM)**, je me suis rendu compte que, dans la canopée, les plantes ne poussaient pas du tout comme on me l'avait appris. Là-haut, la végétation est littéralement torturée par les éléments : le vent, les écarts de températures et d'humidité qui descend plus bas que dans une savane en pleine journée… Du coup, elle opte pour un système de croissance archisimplifié : tout y pousse de la même façon et dans tous les sens, d'où ce mirifique aspect moutonneux et très régulier. »

Apôtre (non intégriste) de la biodiversité, il prêche, bien sûr, la protection des forêts. Celles des tropiques, où le foisonnement d'espèces permet de « saisir tout de suite la complexité des problèmes et les règles générales ». Mais celles de nos latitudes trouvent aussi grâce à ses yeux. « Vous comprenez, toute plante bien dans ses racines est belle. Toute plante a toujours quelque chose à dire… » ■